

Y A H I A B E L A S K R I

LE LIVRE
D'AMRAY

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Auteurs des poèmes cités :
Nathalie Philippe (p. 33), Tchicaya U Tamsi (p. 53-54), Jean Sénac (p. 70),
Hamid Skif (p. 80), Bensahla (p. 84), Al Djaidi Ali (p. 125),
Remaoun Mohammed (p. 139-140), Al Rûmi Mawlânâ (p. 143).

© Zulma, 2018.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *le Livre d'Amray*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Un homme est toujours la proie de ses vérités.

ALBERT CAMUS

Elle est jeune et belle. Elle a pour seule perspective les hautes montagnes qui entourent son regard, les moutons qu'elle fait paître dans les champs accidentés et, abrité par des oliviers aussi vieux que l'histoire de sa terre, un jardin où elle cultive quelques légumes. C'est une enfant tôt aguerrie par le labeur et les froidures de l'hiver. À quinze ans, des cernes creusent ses yeux de feu, des écorchures zèbrent ses jambes alertes. À force d'arpenter le pays, elle en connaît chaque recoin, elle a fouillé les grottes et les gorges vertigineuses qui les abritent, traversé les combes les plus hardies et emprunté les sentes les plus risquées. Elle se méfie des rus asséchés comme des rivières tumultueuses, s'abreuve aux effluves des essences forestières qui ornent les sommets, s'abandonne au vent du nord qui ébouriffe ses cheveux, exalte sa soif de vivre. Son destin est tracé comme celui des siens, ceux qui l'ont précédée et ceux qui viendront après elle, sans autre recours que les dieux qu'elle vénère.

Lorsque son père meurt, elle est intronisée à sa succession par la tribu unanime. Elle considère

l'assistance, esquisse un mot vite ravalé, lève en grimaçant les yeux au ciel, puis dit « J'accepte ». Bientôt surgit le danger. Venus de loin, des colonnes d'hommes armés déferlent sur sa contrée. Ils sont dix mille, peut-être vingt ou trente mille, ils renversent tout sur leur passage et instaurent un nouveau règne. Elle délaisse son troupeau et sa terre, lève quelques milliers d'hommes et les conduit au combat. Volant d'un sommet à l'autre, elle frappe par surprise, s'enfuit, revient à la charge à la faveur de la nuit. Elle gagne des batailles, terrasse les agresseurs.

Elle ne connaît aucun répit. Elle sacrifie sa jeunesse. Elle détruit les villages abandonnés, brûle les récoltes pour que les envahisseurs ne puissent s'approvisionner, elle résiste jusqu'au jour de la trahison. L'un des siens a renseigné les généraux ennemis sur sa cache.

Prise dans un étau, elle se bat jusqu'au bout. En face, ils sont nombreux et résolus. Elle est vaincue, décapitée, son corps exposé, à jamais défait. Elle s'appelait Kahina et personne ne sait quel Dieu elle honorait. C'est mon aïeule, c'est mon histoire. Je suis de sa demeure. J'ai été accouché par les montagnes qui l'ont vue naître et les ruisseaux où elle s'est baignée. Je suis un de ses descendants, trahi tout comme elle le fut. Je suis Amray, l'amoureux, fils d'Augustin et de la Kahina, enfant des séismes et des obscurs hivers. Oui, c'est moi Amray, l'enfant des

montagnes et des Hauts Plateaux, de la mer du milieu qui borde les terres de mes ancêtres. C'est moi qui ai été humilié et traîné dans les eaux nauséabondes des fosses creusées dans les jardins de mes pères. Rappelez-vous de moi, le fou qui hante vos esprits et vos mémoires. Je ne vous céderai rien de ce qui m'appartient, de ce qui me fut transmis par mes ancêtres. Vous les avez vaincus, enfouis dans des gouffres, jetés aux oubliettes. J'interrogerai leurs ossements, qu'ils content leur récit et dévoilent vos méfaits. Je ne vous céderai rien non plus de la découverte du monde, ses attraits comme ses atours. Vous m'avez cru mort, je suis vivant. Vous avez sous-estimé l'amour car il vous est inconnu. Vous ne connaissez que brutalité et cruauté. Ma joie est là car tout se sait et votre félonie a été éventée. Je suis Amray, amoureux du monde et de ses mystères.

Le jour s'est levé lourd de menaces. Le chergui souffle, suffocant. La poussière se mêle à la rumeur, poussière de sable chaud et de débris variés, rumeur d'une ville qui naît au matin. Le soleil voilé darde ses premiers rayons sur les maisons. Les rues s'animent, les pas résonnent, les portes claquent.

Lorsque je débarquai du navire tanguant qu'était le ventre de ma mère, la guerre ne s'était pas encore invitée à notre porte. Je suis né et le monde a basculé dans la terreur. Qui n'a pas vécu la guerre connaît peu la détresse des hommes. La guerre n'est que sang, larmes et ruines. L'ennemi surgit de partout, du coin de la rue comme de son propre esprit. L'ennemi n'a pas de visage, ou alors celui d'un proche, d'un être aimé. Et quand ce n'est pas l'autre, c'est en soi que l'hydre renouvelle sa haine et son ressentiment.

Ni la mère ni le père n'avaient pensé que la guerre les rattraperait. Ce sont des années terribles, typhus et choléra réunis. C'était la troisième pour le père. Elle les a broyés.

À ma naissance, mon père a soixante ans. C'est un homme austère, qui rit peu, ne raconte pas de

blagues, ne parle jamais de la guerre. De temps à autre, il m'emmène au marché avec lui. Je porte le couffin. Il évoque sa famille, ses parents, ses frères et sœurs que personne n'a connus. Il ne possède pas grand-chose mais sait être généreux. Dès qu'il a quelques sous, il achète un mouton. Le festin est rare, mais offert à tous les voisins. Son plus beau cadeau est de nous cuisiner, lors de la fête du printemps, un plat qu'on ne fait plus, de la galette cuite sur le kanoun puis écrasée et mélangée avec des dattes. Ce plat a accompagné toute mon enfance et je me rappelle encore avec nostalgie son goût sucré. Au contraire de la pomme de terre, au menu tous les jours, cuite à l'eau ou dans un bain d'huile.

Je me souviens de mon père retraité et oisif. Jamais il ne recevait d'ami à la maison, il faut dire qu'il n'y avait guère d'espace. Tous les matins, il sortait une chaise et s'asseyait dans un coin ensoleillé, à l'entrée de l'impasse où nous habitons. De temps à autre, un voisin lui tenait compagnie, devisant sur un monde qui fuyait entre leurs doigts, le marché, les enfants, la guerre, ses traîtres et ses héros.

Il a dix-huit ans à peine lorsqu'il est mobilisé pour la Grande Guerre. Extirpé de sa campagne en djel-laba, il est intégré à un bataillon de spahis. Il est terrassé par le mal de mer durant toute la traversée, une aventure étonnante et douloureuse ; le monde est tellement plus vaste que son hameau

natal... Arrivé tant bien que mal dans ce pays lointain, il crapahute, chargé comme une mule, il serre les dents et les fesses, il a froid, il a peur. De campagne en bataille, il se retrouve au cœur d'une boucherie innommable. Chair à canon, les hommes meurent par milliers, fauchés comme des mouches. La faim, le froid, la neige et la mort s'accrochent à leurs basques. Dans les tranchées et les casemates, il mord la poussière, mange des ronces, reçoit des éclats d'obus. Les hommes sont déchiquetés, viscères au vent, membres éclatés, disloqués. Les villages rasés, les forêts brûlées, sur les chemins, des carcasses de camions et de voitures calcinées. Une hécatombe à la mesure de la folie des dirigeants de l'époque. Comme tant d'autres il a été brave. Mais jamais il n'a compris pourquoi il était là.

À son retour, il a vingt-deux ans. Il épouse une femme de son village, avec qui il a deux enfants, et qu'il répudie sans explications. Puis il part pour la grande ville où il occupe plusieurs emplois manuels avant de trouver de l'embauche auprès des militaires. Il apprend le métier et devient mécanicien.

Grand et mince, le regard perçant, foudroyant, solide comme un roc, le père portait dans sa besace les traditions de sa famille, ce qu'il avait pris de la discipline militaire, l'ordre et la fermeté, sa religion faite de croyances simples, de superstition et de soumission. Il se lève tôt et rentre tard. Pas d'amis ni de parents, juste les copains qu'il retrouve tous les

soirs au bar de la place, mahia et tapas, avant de regagner la petite chambre qu'il loue.

Un jour, il décide de prendre femme pour la deuxième fois. Il va la chercher dans sa campagne natale. Il a trente-six ans. Lorsqu'il se présente chez ses futurs beaux-parents, l'épouse convoitée joue à la marelle. Abandonnée par son père, elle a treize ans à peine. Sa mère s'est remariée et le beau-père lui a donné son nom sans que l'administration s'en préoccupe. L'union est conclue, adoubée par tous, et consommée. En une nuit, la petite fille est devenue une femme qui s'en va découvrir la grande ville avec son mari. À quatorze ans, elle met au monde un enfant, le premier d'une longue liste incertaine – le choléra, la dysenterie et le typhus font des ravages. Tous sont nés à la maison, hormis mon jeune frère et moi qui avons vu le jour dans une clinique, une vraie, avec médecin, infirmière et tout le reste. Ma mère ne connaissait rien, n'aspirait à rien, n'imaginait pas d'autre vie que la sienne. Elle a subi son mari comme elle a subi la vie. Chaque année, elle met au monde un enfant, qui meurt ou qui survit. Lors de la Seconde Guerre, elle connaît un répit. Son mari est mobilisé et envoyé au front.

Nouvelle plongée dans l'horreur, qui achèvera les maigres convictions de mon père. Ce qu'il a vu de la Première Guerre n'a rien à voir avec la Seconde. Il parcourt de vastes territoires, il tombe dans la boue et la neige, il dort peu, mange peu si ce n'est quelques

victuailles prises dans les villages traversés. Sur le front, les canons tonnent, les chars écrasent, éventrent, les soldats tombent. Il ne porte ni talisman ni chapelet, n'a pour lui que son courage et peut-être l'envie de vivre. Pour seul recours, il adresse des prières à son Dieu, récite une sourate, la seule qu'il connaît.

Il revient durablement ébranlé, meurtri, malade. Démobilisé, il est mis à la retraite d'office et reprend le méthodique labour du ventre de sa femme.

Mon quartier était ceinturé de barbelés, nul ne pouvait y entrer ou en sortir sans laissez-passer. Depuis la large esplanade qui ouvre la perspective sur le fort juché au sommet de la montagne jusqu'au grand boulevard, c'était cela ma ville : un territoire aux limites infranchissables, grouillant de vie. Un quartier populaire, avec ses voleurs, ses bandits, ses prostituées clandestines, ses vieux rabougris et ses jeunes paumés, le courage des uns, la lâcheté des autres, la solidarité de tous. Un quartier d'exclus, de déclassés, survivants du naufrage passé et à venir.

La maison familiale se trouvait dans une impasse assez longue ; c'était la deuxième à droite, juste après une arche empruntée pour sauter de terrasse en terrasse et fuir une arrestation. Les pièces s'alignaient, donnant sur la cour qui servait de lieu de rencontre aux femmes dans la journée et qu'on abandonnait aux chats la nuit. Une vie de promiscuité et d'ombre,

d'interdits et de non-dits. De temps en temps, on était réveillé par un bruit de casseroles et de bassines qui dégringolaient : c'était le signe qu'un voisin rentrait chez lui après une soirée bien arrosée.

Dans cette maison vivaient, outre la mienne, plusieurs familles. Celle d'Anzar, mon ami de toujours, était tout aussi nombreuse que la nôtre, sept enfants. Deux frères habitaient là aussi : l'un, maigre et virulent, avait trois enfants, l'autre, un costaud bienveillant également marié, n'en avait pas. Ils se disputaient souvent, les voisins intervenaient pour les séparer, ce qui n'était pas chose facile, jusqu'à ce que leur mère, une très vieille dame, les menace de se tuer, alors ils se calmaient. La quatrième famille venait de la campagne, échouée là on ne sait comment. Le père était un troubadour qui allait par les routes gagner sa croûte en reprenant les poèmes des bardes. Son épouse, grande et hautaine – il n'y avait pourtant pas de quoi –, ne sortait pratiquement pas de sa chambre, sauf pour aller au bain. Ils avaient deux filles, dont l'une faisait tourner la tête à tous les mâles du quartier. Elle s'entendait bien avec moi, elle adorait lire et, plus tard, je lui prêterais des livres, espérant qu'à travers ces lectures, elle trouverait matière à être amoureuse de moi.